

FABLE QUARANTE-HUITIÈME.

L'Ane mécontent.

Un pauvre Ane, transi de froid, au milieu de l'hiver soupirait après le printemps; il vint assez tôt, et maître Baudet fut obligé de travailler depuis le matin jusqu'au soir: cela ne lui plaisait pas; il était naturellement paresseux: tous les ânes le sont. Il désire voir l'été; cette saison est beaucoup plus agréable; elle arrive. Ah! qu'il fait chaud! s'écria maître Grison: je suis tout en eau: l'automne me conviendrait beaucoup mieux. Il se trompa encore; car il fut obligé de porter au marché des paniers remplis de poires, de pommes, de choux, et de toutes sortes de provisions: il n'avait pas de repos: à peine avait-il le temps de dormir. Sot que j'étais de me plaindre de l'hiver, dit-il; j'avais froid, il est vrai; mais du moins je n'avais rien à faire qu'à boire et à manger; et je pouvais me coucher tranquillement toute la journée, comme un animal d'importance, sur ma litière.

Chaque saison de la vie a ses avantages et ses inconvénients: l'homme prudent ne se plaint d'aucune.

FABLE QUARANTE-NEUVIÈME.

Le Lièvre et les Grenouilles.

Un Lièvre extrêmement triste et timide faisait dans son gîte, sous un arbre, mille réflexions sur le malheur de sa condition.—La moindre chose m'effraie, dit-il: une ombre suffit pour me mettre en fuite. Je ne puis manger le moindre morceau sans crainte, et cette grande crainte m'empêche souvent de dormir. Il s'endormit cependant dans ces réflexions: mais il fut bientôt réveillé par un petit bruit occasionné par l'agitation des feuilles. Malheur à moi, s'écria-t-il, en sursaut, je suis perdu: voici une meute de chiens à mes trousses! Il se trompait: ce n'était que du vent. Il court au travers des champs, et arrive bientôt auprès d'un fossé. A son approche, des Grenouilles qui étaient sur le bord pour prendre l'air, se jetèrent avec précipitation dans l'eau. Oh! oh! dit-il, alors: je ne suis pas le seul animal qui craigne; ma présence effraie aussi les gens, elle répand l'alarme dans les marais. Mille

grenouilles s'enfuient de peur, et se cachent à l'approche d'un seul lièvre!

On est souvent mécontent de sa condition, parce qu'on ne connaît pas celle des autres.

FABLE CINQUANTIÈME.

Le Chat et la Souris.

Une Souris rusée, elles le sont presque toutes, fut prise dans une souricière. Un Chat de bon appétit attiré par l'odeur du lard, vint flaire le trébuchet: il y vit la Souris; quel repas pour messire Grippeminaud! Ma petite amie, lui dit-il, lorgnant d'un air hypocrite la belle prisonnière, que faites-vous ici? Je suis charmé de vous voir, et las de vous faire la guerre: nous avons trop long-temps vécu en inimitié: si vous pensez comme moi, nous vivrons désormais en bons amis. De tout mon cœur, répondit Finette.—Quoi! tout de bon? Oui, sur mon honneur. Fort bien: maintenant pour rendre notre réconciliation durable, ouvrez-moi la porte: il faut que nous nous embrassions.—Avec plaisir: vous n'avez qu'à lever une petite planche qui est de l'autre côté. Grippeminaud saisit avec ses pattes le morceau de bois où pendait la planche: il se baisse, la planche se lève: alors Finette s'échappe; le Chat court, mais en vain; la Souris était déjà dans son trou.

Il arrive quelquefois qu'on sert une personne en voulant lui nuire.

FABLE CINQUANTE-ET-UNIÈME.

Le Champignon et le Gland.

Un Gland, tombé d'un chêne, vit à ses côtés un Champignon. Faquin, lui dit-il, quelle est ta hardiesse d'approcher si près de tes supérieurs! comment oses-tu lever la tête dans un endroit ennobli par mes ancêtres depuis tant de générations? Ne sais-tu pas qui je suis? Illustré Seigneur, dit le Champignon, je vous connais parfaitement bien, et vos ancêtres aussi: je ne prétends pas vous disputer l'honneur de votre naissance, ni y comparer la mienne: au contraire, j'avoue que je suis à peine d'où je suis venu mais j'ai des qualités que vous n'avez pas; je plais au palais

des hommes, et je donne un fumet délicieux aux viandes les plus exquises et les plus délicates : au lieu que vous, avec tout l'orgueil de vos ancêtres et de votre extraction, vous n'êtes propre qu'à engraisser des cochons.

L'homme qui fonde son mérite sur celui de ses ancêtres et de son extraction, se rend ridicule aux gens sensés. Une naissance illustre est peu de chose d'elle-même, si elle n'est soutenue par des qualités personnelles.

FABLE CINQUANTE-DEUXIÈME.

Le Paon, l'Oie, et le Dindon.

Un Paon était près d'une grange, avec une Oie et un Dindon ; ceux-ci regardaient le Paon d'un œil envieux, et se moquaient de son faste ridicule. Le Paon, sûr de son mérite supérieur, méprisa leur envie basse, et étala ses belles plumes qui les éblouirent. Voyez avec quelle insolence et avec quel orgueil se promène cette créature hautaine, s'écrie le Dindon ! Fut-il jamais oiseau aussi vain ? Si on voyait le mérite inférieur, les Dindons ont la peau plus blanche que ce vilain Paon. Quelles jambes hideuses, quelles griffes laides, dit l'Oie ! Quels cris horribles capables d'épouvanter les hiboux mêmes ! Il est vrai, ce sont des défauts, répliqua le Paon : vous pouvez mépriser mes jambes et mes cris ; mais des critiques tels que vous, raillent en vain : sachez que si mes jambes supportaient l'Oie ou le Dindon, on n'aurait jamais trouvé ces défauts en vous.

Les fautes deviennent visibles dans la beauté ; mais c'est le caractère de l'envie, de n'avoir des yeux que pour découvrir et censurer de petits défauts, et d'être insensible à toutes les beautés réelles.

FABLE CINQUANTE-TROISIÈME.

L'Ane et ses Maîtres.

Sous quelle étoile malheureuse suis-je né, disait un Ane, se plaignant à Jupiter ! On me fait lever avant le jour. Je suis plus matineux que les coqs ; et pourquoi ? Pour porter des choux au marché ; belle nécessité d'interrompre mon sommeil ! Jupiter, touché de sa plainte, lui donne un autre maître ; et l'animal aux longues oreilles passa des mains

d'un jardinier dans celles d'un corroyeur. Maître Aliboron fut bientôt las de la pesanteur et de la mauvaise odeur des peaux. Je me repens, dit-il, d'avoir quitté mon premier maître : j'attrapais quelquefois une petite feuille de chou qui ne me coûtait rien ; mais à présent je n'ai que des coups. Il changea encore une fois de maître, et devint Ane de charbonnier : autre plainte. Quoi donc, dit Jupiter en colère, cet animal-ci me donne plus de mal que dix autres. Allez trouver votre premier maître, ou contentez-vous de celui que vous avez.

On n'est jamais content de sa condition ; la présente, selon nous, est toujours la pire : à force de changer on se trouve souvent dans le cas de l'Ane de cette fable.

FABLE CINQUANTE-QUATRIÈME.

Le Loup et le Chien de Berger.

Un Loup courant à travers une forêt, vint près d'un troupeau de moutons : il rencontra le Chien du berger. Que faites-vous ici, lui demanda le dernier ? quelle affaire y avez-vous ? Je fais une petite promenade, répondit le Loup : je n'ai pas de mauvais dessein, je vous le proteste sur mon honneur. Votre honneur ! sûrement vous badinez : je ne voudrais pas recevoir votre honneur pour gage de votre honnêteté. Point de tache à ma réputation, je vous prie : mes sentimens d'honneur sont aussi délicats, que mes grands exploits sont renommés. Pendant que le Loup faisait le panégyrique de son honnêteté, un agneau s'écarte du troupeau : la tentation était trop grande ; il saisit sa proie et l'emporta avec précipitation dans le bois. Tandis que l'honnête animal courait de toute sa force, le Chien cria après lui, assez haut pour être entendu : Holà ho, monsieur le Loup ! Sont-ce là vos grands exploits, et les sentimens d'honneur dont vous venez de parler ?

Ceux qui parlent le plus d'honneur et de sentimens, sont ordinairement ceux qui en ont le moins.

FABLE CINQUANTE-CINQUIÈME.

L'Echo et le Hibou.

Un Hibou, enflé d'orgueil et de vanité, répétait ses cris lugubres à minuit, du creux d'un vieux chêne. D'où provient, dit-il, ce silence qui règne dans ce bois, si ce n'est pour favoriser ma mélodie ? Sûrement les bocages sont charmés de ma voix ; et quand je chante, toute la nature écoute. Un Echo répète dans le même instant.—Toute la nature écoute : Le Rossignol, continua le Hibou, a usurpé mon droit ; son ramage est musical, il est vrai ; mais le mien est beaucoup plus doux. L'Echo répète encore.—Est beaucoup plus doux. Excité par ce fantôme, le Hibou, au lever du soleil, mêla ses cris lugubres à l'harmonie des autres oiseaux : mais dégoûtés de son bruit, ils le chassèrent unanimement de leur société, et continuent encore à le poursuivre partout où il paraît ; de sorte que pour se mettre à l'abri de leurs poursuites, il fuit la lumière, et se plaît dans les ténèbres.

Les hommes vains et orgueilleux pensent que leurs perfections imaginaires sont le sujet de l'admiration des autres, et que leurs propres flatteries sont la voix de la renommée.

FABLE CINQUANTE-SIXIÈME.

Les deux Lézards.

Deux Lézards, animaux ovipares, se promenaient à leur loisir, sur un mur exposé au soleil : ils se retirèrent ordinairement dans les haies et dans les trous des murailles. Que notre condition est méprisable ! dit l'un à son compagnon. Nous existons, il est vrai ; mais c'est tout : le plus petit Ciron a cela de commun avec nous. Nous ne tenons aucun rang dans la création. Nous rampons comme de vils insectes, et nous sommes souvent exposés à être foulés aux pieds par un enfant. Que ne suis-je né Cerf, ou quelque autre animal, la gloire des forêts ! Au milieu de ces murmures injustes, un Cerf qui était aux abois, fut tué à la vue de nos deux Lézards. Camarade, dit l'autre à celui qui s'était plaint, ne pensez-vous pas qu'un Cerf, dans une pareille situation, changerait volontiers sa condition avec la nôtre ? Ainsi, croyez-moi, apprenez à être content de la vôtre, et à ne

pas envier celle des autres. Il vaut mieux être Lézard vivant, que Cerf mort.

Une condition obscure et médiocre est souvent la plus sûre ; elle met les gens à l'abri des dangers auxquels sont exposés ceux d'un rang plus élevé.

FABLE CINQUANTE-SEPTIÈME.

Le Loup et l'Agneau.

Un Agneau buvait paisiblement à un ruisseau : un Loup vint au même endroit, et but beaucoup plus haut : ayant envie de commencer une querelle avec l'Agneau, il lui demanda d'un ton sévère, pourquoi il troublait l'eau ? L'innocent Agneau, surpris d'une accusation si mal fondée, lui répondit avec une humble soumission, qu'il ne concevait pas comment cela pouvait être. Monsieur, lui dit-il, vous voyez bien que je bois plus bas, que l'eau coule de vous à moi, et que par conséquent je ne puis la troubler :—Maraut, répliqua le Loup, il y a environ six mois que tu parlas mal de moi en mon absence.—Je n'étais pas encore né.—C'est donc ton frère.—Je n'en ai point, sur mon honneur. Le Loup voyant qu'il était inutile de raisonner plus long-temps contre la vérité : Coquin, dit-il, en colère, si ce n'est ni toi, ni ton frère, c'est ton père, et c'est la même chose. Là-dessus, il saisit le pauvre innocent Agneau, et le mit en pièces.

Quand la malice et la cruauté sont jointes avec le pouvoir, il leur est aisé de trouver des prétextes pour tyranniser l'innocence et pour exercer toutes sortes d'injustices.

FABLE CINQUANTE-HUITIÈME.

L'Aigle et le Hibou.

L'Aigle et le Hibou, après avoir fait long-temps la guerre, convinrent d'une paix ; les articles préliminaires avaient été préalablement signés par des ambassadeurs : l'article le plus essentiel était, que le premier ne mangerait pas les petits de l'autre. Les connaissez-vous, demanda le Hibou ? Non, répondit l'Aigle.—Tant pis.—Peignez les-moi, ou montrez-les-moi : foi d'honnête aigle, je ne les toucherai jamais.—Mes petits, répondit l'oiseau nocturne, sont mignons, beaux, bien faits ; et ils ont la voix douce et mélodieuse ; vous les

reconnaissez aisément à ces marques. Très-bien, je ne l'oublierai pas. Il arriva un jour que l'Aigle aperçut dans le coin d'un rocher de petits monstres très-lajds, avec un air triste et lugubre. Ces enfans, dit-il, n'appartiennent pas à notre ami; croquons-les: aussitôt il se mit à en faire un bon repas. L'Aigle n'avait pas tort. Le Hibou avait fait une fausse peinture de ses petits: ils n'en avaient pas le moindre trait.

Les parens devraient éviter avec soin ce faible envers leurs enfans, qui les rend souvent aveugles sur leurs défauts, et qui est quelquefois fatal aux uns et aux autres.

FABLE CINQUANTE-NEUVIÈME.

Le Chat, les Souris, et le vieux Rat.

Un Chat, le fléau des Rats, avait dans sa vie croqué beaucoup de Souris: celles qui restaient, n'osaient sortir de leurs trous, de peur de devenir sa proie. Le Chat savait que si les choses restaient dans cet état, il manquerait de provisions; après une mûre délibération, il résolut d'avoir recours à un stratagème: pour cet effet il contrefit le mort, en se couchant tout de son long à terre, et étendant ses quatre pattes et sa queue. Les Souris, surprises de voir leur ennemi dans cet état, mettent le nez hors de leurs trous, montrent un peu la tête, puis rentrent, puis ressortent et avancent quatre pas: quand un vieux Rat qui savait plus d'un tour, et qui avait même perdu une patte et sa queue en se sauvant d'une ratière, voyant le danger où étaient les Souris par leur curiosité, s'écria: Mes enfans, je tremble pour votre sûreté; n'approchez pas plus près. Ce Chat que vous croyez mort, est aussi vivant que vous et moi: c'est un piège qu'il vous tend: au moins ne peut-il y avoir de mal à ne pas vous exposer; rentrez donc vite dans vos trous, et souvenez-vous de cette maxime, que la précaution est mère de la sûreté.

FABLE SOIXANTIÈME.

Le Singe et le Chat.

Mitis et Fagotin, celui-ci singe, et l'autre chat, vivaient ensemble en bons amis, dans une maison de Seigneur

Ils avaient été élevés ensemble dès leur plus tendre jeunesse: mais le singe est toujours singe. Etant au coin du feu, ils virent rôtir des marrons. Fagotin en aurait fait volontiers un repas: mais il ne savait comment s'y prendre. Pendant que la servante était absente, il dit à Mitis: Frère, je n'ignore pas tes talens; tu sais une infinité de petits tours: il faut que tu fasses aujourd'hui un coup de maître. De tout mon cœur, dit le Chat; que faut-il faire? Seulement tirer les marrons du feu, répondit le Singe. Là-dessus Mitis écarte un peu les cendres avec sa patte, et puis la retire; ensuite il recommence; tire un marron du feu, puis deux, puis trois, et Fagotin les croque. Sur ces entrefaites, la servante entre dans la cuisine, attrape Mitis sur le fait. Vilain Chat, s'écrie-t-elle: c'est donc toi qui manges les marrons. En disant cela elle l'assomme avec son balai.

Les petits fripons sont ordinairement les dupes des grands, qui s'en servent comme le Singe se servit de la patte du Chat.

FABLE SOIXANTE-ET-UNIÈME.

Le Chat et les deux Moineaux.

Un jeune Moineau avait été élevé avec un Chat très jeune; ils étaient intimes amis, et ne pouvaient presque pas se quitter. Leur amitié crût avec l'âge: Raton badinait avec Pierrot, et Pierrot badinait avec Raton; l'un avec son bec, l'autre avec ses pattes; le dernier avait soin de ne pas étendre ses griffes. Un jour un Moineau du voisinage vint rendre visite à son camarade. Bon jour, frère, dit-il. Bon jour, répondit l'autre.—Votre serviteur.—Je suis le vôtre. Ils ne furent pas long-temps ensemble, qu'il survint une querelle entr'eux, et Raton prit le parti de Pierrot. Quoi, dit-il, cet étranger est assez hardi pour insulter notre ami! Il n'en sera pas ainsi: là-dessus il croque l'étranger, sans cérémonies. Vraiment, dit-il, un moineau est un morceau friand: je ne savais pas que les oiseaux eussent un goût si exquis et si délicat. Venez, mon petit ami, dit-il à l'autre; il faut que je vous croque aussi: vous tiendrez compagnie à votre camarade: il a quelque chose à vous dire.

Ne vous fiez pas à un ennemi, quelques protestations d'amitié qu'il vous fasse. La compagnie des méchans est toujours à craindre.

FABLE SOIXANTE-DEUXIÈME.

Le Renard dupé.

Un Renard affamé aperçut une poule qui ramassait des vers au pied d'un arbre : il allait se jeter sur elle, quand il entendit le bruit d'un tambour suspendu à l'arbre, et que les branches, agitées par la violence du vent, faisaient mouvoir. Oh ! oh ! dit maître Renard, levant la tête : Etes-vous là ? Je suis à vous tout-à-l'heure. Qui que vous soyez, par le bruit que vous faites, vous devez avoir plus de chair qu'une poule ; c'est un repas très-ordinaire ; j'en ai tant mangé que j'en suis dégoûté depuis long-temps : vous me dédommageriez des mauvais repas que j'ai faits ; vraiment, je vous trouve très à propos. Ayant dit cela, il grimpe sur l'arbre, et la poule s'enfuit, très-aise d'avoir échappé à un danger aussi imminent. Le Renard affamé saisit sa proie, et travaille des griffes et des dents ; mais quelle fut sa surprise, quand il vit que le tambour était creux et vide, et qu'il n'y trouvait que de l'air au lieu de chair. Poussant un profond soupir : Malheureux que je suis, s'écria-t-il ; quel morceau délicat j'ai perdu pour de l'air, du vide et du bruit !

L'homme prudent ne doit pas quitter la réalité pour des apparences. Ce qui fait le plus de bruit, n'est pas toujours le plus solide, ni le plus avantageux.

FABLE SOIXANTE-TROISIÈME.

Le Papillon et l'Abeille.

Un Papillon, perché sur les feuilles d'un bel œillet, vantait à une Abeille la longueur et la variété de ses voyages. J'ai passé les Alpes ; j'ai examiné avec soin tous les tableaux, et toutes les sculptures des grands maîtres : j'ai vu le Vatican, le Pape, et les Cardinaux : je me suis placé sur les colonnes d'Hercule.....Ma petite mignonne, peux-tu te vanter d'un honneur semblable ? Ce n'est pas tout ; j'ai visité, avec une entière liberté, tous les jardins qui se sont présentés à ma vue dans mes voyages ; j'ai caressé les violettes, les roses, et les œillets. Conviens, petit insecte, que je connais le monde. L'Abeille, occupée, lui répondit froidement : Vain fanfaron ! tu as vu le monde ; mais en quoi consiste la connaissance que tu en as ? Tu as vu une variété de fleurs ; en as-tu tiré quelque chose

d'utile ? Je suis voyageuse aussi ; va et regarde dans ma ruche : mes trésors t'apprendront, que le but des voyages est de recueillir des matériaux, ou pour l'usage et le profit de la vie privée, ou pour l'avantage et l'utilité de la société.

Un sot peut se vanter d'avoir voyagé ; mais il n'y a qu'un homme de goût et de discernement, qui puisse profiter de ses voyages.

FABLE SOIXANTE-QUATRIÈME.

Les Deux Anes.

Deux Anes, chargés chacun de deux paniers, allaient lentement au marché. Pour se désennuyer en chemin ils entrèrent en conversation comme des gens d'esprit et de bon sens. Maître Aliboron dit à son camarade Grison : Frère, ne trouvez-vous pas que les hommes sont de grands fous, et très-injustes ? Ils profanent notre nom respectable, et traitent d'âne quiconque est ignorant, sot, ou stupide ; ils sont très-plaisans, vraiment, de prétendre exceller au-dessus de nous. Race stupide ! leurs meilleurs orateurs ne sont que des brailleurs en comparaison de votre voix et de votre rhétorique. Vous m'entendez, dit maître Aliboron ? Je vous entends très-bien, répondit maître Grison, dressant les oreilles : je puis vous rendre la même justice, et vous faire le même compliment ; c'est vous qui avez la voix belle et mélodieuse : le ramage du rossignol n'est rien en comparaison du vôtre ; vous surpassez Gabrielli. Ainsi les deux Baudets se louaient, et se complimentaient sur l'excellence et la supériorité de leurs talens.

La même chose arrive parmi les hommes : et il est très commun de voir deux sots se donner mutuellement des louanges, qu'ils méritent autant que les deux Anes de cette fable.

FABLE SOIXANTE-CINQUIÈME.

La Mouche et la Fourmi.

Une Mouche et une Fourmi disputaient un jour sur l'excellence de leur condition. O Jupiter, dit la première, est-il possible que l'amour-propre aveugle les gens, au point qu'un animal vil et rampant ose se comparer à la fille du

soleil ! Mais, ma petite mignonne, dites-moi, je vous prie, vous placez-vous jamais sur la tête d'un Roi, ou d'un Empereur ? Vous asseyez-vous à leur table ? Fréquentez-vous leur palais ? Je fais tout cela, et mille autres choses que toute votre race ne peut faire. Vous avez raison, répondit froidement la Fourmi, je ne fréquente point les palais, je ne me place point sur la tête des Empereurs, ni des Rois, je ne m'assieds pas à leur table ; mais de grâce, dites-moi à votre tour, ma princesse, que deviendrez-vous en hiver ? Vous mourrez de faim, de froid, de langueur, et de misère : au lieu que moi, je me reposerai après mes travaux : je vivrai dans l'abondance, sans mélancolie. Adieu, fille du Soleil ; allez à la cour, et laissez-moi faire mon ouvrage.

Quand la vanité est jointe à la sottise et à la pauvreté, elle rend l'homme ridicule et méprisable : c'est la condition de la Mouche. Une honnête médiocrité, avec contentement, est l'état le plus heureux ; c'est celui de la Fourmi.

FABLE SOIXANTE-SIXIÈME.

L'Ours et le Taureau.

Un Ours, élevé dans les déserts sauvages de la Sibérie, eut envie de voir le monde : il était curieux ; chose assez rare parmi les Ours. Dans ses voyages, il fit plusieurs réflexions curieuses et importantes sur le gouvernement des différens royaumes et des différentes républiques : le résultat fut qu'aucun pays dans l'univers n'égalait le sien, pour la perfection du gouvernement, et pour la sagesse des lois. Les bois de la Sibérie lui semblaient plus beaux et plus charmans que les forêts des plus belles contrées de l'Europe : il était imbécille sans doute ; mais n'importe, tous les ours le sont. Un jour il vit dans une prairie un troupeau de vaches. Quels animaux, dit-il ! qu'ils sont maigres ! Les vaches de Sibérie sont beaucoup plus grosses et plus grasses. — Tais-toi, animal ignorant et stupide, lui dit un taureau en colère, les veaux de ce pays-ci sont plus gros que les bœufs du tien. Il n'y a qu'un ours qui puisse avoir la présomption, de préférer les forêts de la Sibérie à ce pays fertile et agréable que nous habitons.

C'est une sotte vanité, mais très-commune, de préférer

sa patrie à toute autre. Un homme qui a dessein de voir le monde, et de tirer quelque avantage de ses voyages, doit être exempt de partialité et de préjugés contre les autres nations.

BIBLIOTECA
EAC. DE MED. U. A. N. L.

FABLE SOIXANTE-SEPTIÈME.

Le Dogue et le Loup.

Un Loup maigre et à moitié mort de faim, rencontra près d'un bois, un Dogue gros, gras, et bien nourri. Comment, dit le Loup, vous avez très-bonne mine ! je n'ai jamais vu, je vous assure, de créature aussi bien faite : mais comment cela se fait-il que vous viviez mieux que moi ? Je puis dire sans vanité que je me hasarde cinquante fois plus que vous : et cependant je meurs presque de faim. Il ne tient qu'à vous, répondit le Chien, de vivre comme moi : faites ce que je fais. — Qu'est-ce que c'est ? — Seulement garder la maison de nuit. — De tout mon cœur ; je quitterai les bois où je mène une vie dure et misérable, toujours exposé aux injures du temps, et où souvent je ne trouve rien à manger. Eh bien ! suivez moi. Chemin faisant, le Loup aperçut que le cou du Chien était pelé. Que vois-je ? qu'avez-vous au cou ? — Oh ! ce n'est rien. — Mais encore, de grâce. — Cela vient peut-être du collier dont je suis attaché. — Allons. Avançons. Qu'avez-vous ? Non, répliqua le Loup, gardez tout votre bonheur pour vous ; je préfère la liberté d'aller, et de me promener où et quand il me plaît, à la bonne chère que vous faites et au collier dont vous êtes attaché.

Soyez content de votre sort ; et ne sacrifiez jamais un plus grand bien à un moindre.

FABLE SOIXANTE-HUITIÈME.

Le Faucon et le Poulet.

De tous les animaux que j'ai jamais connus dit un Faucon à un Poulet, vous êtes certainement le plus ingrat. Quelle ingratitude, demanda le dernier, avez-vous jamais observée en moi ? — Peut-il y en avoir une plus grande, que celle dont vous êtes coupable à l'égard des hommes ? Pendant le jour ils vous nourrissent de grains ; pendant la nuit

ils vous donnent une place convenable où vous pouvez vous jucher, et où vous êtes à l'abri des injures du temps : malgré tous ces soins, quand ils veulent vous attraper, vous oubliez toutes leurs bontés à votre égard, et vous vous efforcez lâchement d'échapper aux mains de ceux qui vous nourrissent et qui vous logent ; c'est ce que je ne fais jamais, moi qui suis une créature sauvage, un oiseau de proie, et qui ne leur ai aucune obligation. Aux moindres caresses qu'ils me font, je m'apprivoise, je me laisse prendre, et je mange sur leurs mains. — Tout ce que vous dites est très-vrai : mais je vois que vous ne savez pas la raison qui me fait fuir. Vous n'avez jamais vu de Faucon en broche : mais moi j'y ai vu mille Poulets.

Les caresses extérieures ne sont pas toujours une preuve de l'amitié que l'on a pour quelqu'un. Le fourbe, sous une apparence pleine d'amitié ou de générosité, cache quelquefois l'âme la plus noire : il ne cherche que son propre intérêt.

FABLE SOIXANTE-NEUVIÈME.

Le Rat et ses Amis.

Un Rat vivait dans l'abondance, près d'un grenier où il y avait une grande quantité de froment. Maître Rongemaille avait fait un trou, par où il allait visiter son magasin, quand il lui plaisait. Le prodigue ne se contentait pas de s'en remplir, il assemblait tous les rats du voisinage : Venez, mes Amis, disait-il, venez ; vous vivrez ici dans l'abondance comme moi ; c'est un trésor que j'ai découvert. Il eut beaucoup d'Amis, je n'en doute pas : Amis de table, je veux dire : il y en a beaucoup parmi les hommes. Cependant le maître du grain, voyant qu'il diminuait de jour en jour, quoiqu'il n'y touchât pas résolut de l'ôter du grenier : il le fit dès le lendemain : voilà Rongemaille à la besace. Heureusement, dit-il, j'ai de bons amis : ils ne me laisseront pas manquer ; ils me l'ont juré cent fois. Le Rat comptait sans son hôte. Il va chez ses amis : je ne vous connais pas, dit l'un : l'autre, vous êtes un imbécille ; un troisième, vous êtes un prodigue ; c'est votre faute, si vous êtes dans la misère : la plupart lui fermèrent la porte au nez.

La même chose arrive dans le monde. Etes-vous riche et puissant, tout le monde vous flatte et vous caresse : vous ne manquez jamais de parasites qui se disent vos amis. Si vous devenez pauvre, ils vous abandonnent, et même vous insultent dans vos malheurs.

FABLE SOIXANTE-ET-DIXIÈME.

Le Singe et le Léopard.

Un Singe et un Léopard, comme deux charlatans, avaient chacun leur affiche au coin d'une grande rue. Le Léopard disait : Messieurs, je ne me vante pas d'être bouffon comme mon voisin : mais ma gloire et mon mérite sont connus en tous lieux : la cour et la ville ont admiré la beauté de mon corps : examinez ma peau ; elle est très-bien marquée. Entrez, Messieurs, vous n'avez jamais vu une si belle bigarrure. Les dames, après ma mort, se disputeront l'honneur d'avoir un manchon de ma peau. Le Singe, placé vis-à-vis, répliquait : N'écoutez pas mon voisin ; c'est un imposteur, un animal stupide et grossier ; il n'a pas un grain d'esprit ni de jugement ; en un mot ce n'est qu'un Léopard ; il est marqué, il est vrai ; mais c'est là tout son mérite. La diversité dont il se vante tant, moi je l'ai dans l'esprit. Mon aïeul était Singe du Pape : je sais imiter toutes ses singeries : je sais danser, sauter, cabrioler. Entrez, Messieurs, vous verrez tout cela pour quatre sous : si vous n'êtes pas contents, on vous rendra votre argent à la porte. Fagotin eut beaucoup de monde : personne ne parut mécontent d'avoir vu la diversité de ses tours de souplesse.

Il y a beaucoup de gens dans le monde, dont tout le mérite ne consiste que dans les apparences. Ce n'est pas dans l'habillement que la diversité doit plaire, c'est dans l'esprit.

FABLE SOIXANTE-ONZIÈME.

Le Renard et la Cigogne.

Une Cigogne rencontra un Renard au coin d'un bois : Bon jour, ami, lui dit-elle ; il y a long-temps que je ne vous ai vu : si vous voulez, nous irons dîner ensemble chez moi. Volontiers, dit maître Renard, je ne fais point de cérémonies avec mes amis : à l'instant ils partent. Le

Renard avait bon appétit, (les renards n'en manquent pas ;) il espérait faire un bon repas ; mais il comptait sans son hôte. Dame Cigogne lui présente un hâchis dans une bouteille si étroite, qu'il n'en put goûter. Comment trouvez-vous cette viande, lui demanda l'oiseau ? Très-bonne, répondit l'animal..... Mangez donc..... vous ne mangez pas..... je vous prie, faites comme moi..... J'ai assez mangé, commère. Il faut que vous veniez demain dîner chez moi.... De tout mon cœur ; je n'y manquerai pas. Dame Cigogne y alla ; le Renard l'attrapa à son tour, et lui offrit dans un plat de la bouillie très-claire, qu'elle ne put goûter. Courage, commère, dit-il, en lapant ; faites comme si vous étiez chez vous. Vous me régalâtes hier, il est juste que je vous régale aujourd'hui. Il ne parla pas long-temps ; il eut bientôt avalé toute la bouillie, et pour se venger de la Cigogne, qui s'était moqué de lui la première, il la prit par son long cou, et l'étrangla.

Il est dangereux de jouer et de tromper ceux qui sont plus forts et plus rusés que nous.

FABLE SOIXANTE-DOUZIÈME.

La Grenouille, l'Ecrevisse, et le Serpent.

Une Grenouille demeurait dans le voisinage d'un Serpent qui mangeait ses petits : cela lui fit presque perdre l'esprit : elle alla un jour rendre visite à une Ecrevisse qui était une de ses commères, et lui fit confidence de ses peines : dans l'amertume de son cœur, elle proféra plusieurs imprécations contre le Serpent. L'Ecrevisse l'encouragea, l'assurant qu'on pourrait trouver moyen de la délivrer d'un voisin aussi dangereux. En vérité, commère, vous m'obligerez dit madame Grenouille, si vous m'enseignez cela. Ecoutez donc, répliqua madame Ecrevisse. Il y a dans une telle place une de mes camarades, qui est très grosse, et qu'on regarde comme un monstre parmi nous ; prenez un nombre suffisant de petits vérons, et rangez les tous depuis le trou de l'écrevisse jusqu'à la place où est le Serpent : elle les mangera certainement tous l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'elle vienne à l'endroit où git le Serpent ; et alors ma camarade le dévorera aussi. La Grenouille suivit cet avis et goûta le doux plaisir de la vengeance ; mais deux jours

après, l'Ecrevisse qui avait mangé le Serpent, pensant en trouver d'autres, alla à la chasse dans le même voisinage, elle trouva bientôt l'endroit où était la Grenouille, et la mangea aussi.

La vengeance a souvent des suites funestes, même quand elle réussit. On voit aussi par cette fable, que les trompeurs sont souvent trompés eux-mêmes.

FABLE SOIXANTE-TREIZIÈME.

Les deux Chats et le Singe.

Rodillard et Mitis avaient trouvé un fromage : ils ne purent s'accorder. Pour terminer la dispute, ils consentirent à s'en rapporter à un Singe. L'arbitre accepte l'office ; il produit une balance, et met dans chaque bassin un morceau du fromage en dispute. Voyons, dit-il gravement : ce morceau pèse plus que l'autre : il faut que j'en mange, pour réduire l'un et l'autre à un poids égal. Par ce tour de Singe, le bassin opposé devint le plus pesant, ce qui fournit à notre juge consciencieux une nouvelle raison pour une seconde bouchée.—Attendez, attendez, dirent les deux Chats, donnez-nous à chacun notre part, et nous serons satisfaits.—Si vous êtes satisfaits, dit le Singe, la justice ne l'est pas. Un cas aussi embrouillé que celui-ci, ne peut être déterminé si tôt : sur quoi il rongea un morceau, et ensuite l'autre.

Rodillard et Mitis, voyant que leur fromage diminuait, prièrent l'arbitre de ne se plus donner de peine ; mais de leur remettre ce qui restait. Pas si vite, je vous prie, mes amis, répliqua maître Fagotin : nous nous devons justice à nous-mêmes aussi bien qu'à vous ; ce qui reste m'est dû en vertu de mon office. Sur quoi il avala le tout, et avec beaucoup de gravité, renvoya les plaideurs très-mécontents de leur arbitre et de leur sottise.

Il vaut mieux s'accorder et perdre quelque chose, que de s'exposer à se ruiner par des procès.

FABLE SOIXANTE-QUATORZIÈME.

L'Abeille et la Mouche.

Retire-toi, vil insecte volant, disait un jour une Abeille irritée, à une Mouche qui voltigeait autour de sa ruche.

Vraiment, il t'appartient bien d'aller dans la compagnie des reines de l'air?—Vous vous trompez, dame Abeille; je ne recherche pas la compagnie d'une nation aussi querelleuse et aussi vindicative que la vôtre.—Et pourquoi, petite créature impertinente? Nous avons les meilleures lois; notre gouvernement est le chef-d'œuvre de la nature; nous vivons des fleurs les plus odoriférantes: nous en tirons le suc le plus délicieux, pour en faire du miel, du miel qui est égal au nectar: au lieu que toi, misérable insecte, tu ne vis que d'ordures.

Nous vivons comme nous pouvons, répliqua tranquillement la Mouche; la pauvreté n'est pas blâmable; mais la colère l'est, j'en suis sûre. Le miel que vous faites est doux, j'en conviens: j'en ai quelquefois goûté: mais votre cœur, n'est qu'amertume; car pour vous venger d'un ennemi, vous vous détruisez vous-mêmes, et dans votre rage inconsidérée, vous vous faites plus de mal qu'à votre adversaire. Croyez-moi, il vaut mieux avoir des talens médiocres, et s'en servir avec plus de discrétion.

La vanité et la présomption sont les défauts des petits génies, qui se prévalent des qualités de leur esprit: celles du cœur sont toujours préférables.

FABLE SOIXANTE-QUINZIÈME.

Le Lion, le Loup, et le Renard.

Un Lion était vieux, faible, et infirme: toutes les bêtes de la forêt se rendirent à son antre pour lui rendre leurs devoirs. Le Renard seul n'y parut pas. Le Loup prit cette occasion pour faire sa cour au roi des animaux. Je puis assurer votre majesté, dit-il, que ce n'est que l'orgueil et l'insolence qui empêchent le Renard de paraître à la cour. Il n'ignore pas votre maladie, et il n'attend que votre mort pour s'emparer du trône. Qu'on le fasse venir, dit le roi des animaux. Il vient, et soupçonnant le Loup de lui avoir joué un mauvais tour: je crains, Sire, dit-il, qu'on ne m'ait noirci dans votre esprit; mais permettez que je vous fasse un récit fidèle des raisons de mon absence. J'étais en pèlerinage, et je m'acquittais d'un vœu que j'avais fait pour votre rétablissement. J'ai trouvé dans mon chemin des gens experts et savans, que j'ai consultés sur votre

maladie: j'ai été assez heureux pour apprendre un remède infallible. Quel remède? demanda le Lion avec empressement. C'est, répondit maître Renard, la peau d'un Loup écorché, entortillée toute chaude et toute fumante autour de votre corps. Le roi des animaux approuva le remède. A l'instant on prend le Loup, on l'écorche, et le monarque s'enveloppe de sa peau.

Ceux qui tâchent de nuire aux autres par de faux rapports, sont quelquefois les victimes de leur méchanceté.

FABLE SOIXANTE-SEIZIÈME.

La Chenille et la Fourmi.

Une Fourmi très affairée trottait çà et là, avec beaucoup d'empressement, pour trouver quelques petites provisions: dame Fourmi n'est pas paresseuse, elle a raison. Elle rencontra dans ses excursions une Chenille renfermée dans sa coque, et qui n'avait que peu de jours à y rester pour devenir papillon. Le ciel vous guide, dit le Ver, en saluant la pourvoyeuse: celle-ci sans rendre le compliment, le reçoit d'un air dédaigneux. Pauvre animal, dit-elle, que je te plains! la nature a été très-dure envers toi; encore si tu pouvais marcher; mais tu ne peux te remuer dans ta prison. Le ciel soit loué: j'ai de bonnes jambes: elles sont petites à la vérité; mais elles sont très-dégagées. Examine bien mon corps, et dis-moi si tu as jamais vu une petite créature aussi leste et aussi bien proportionnée que moi? Je vais dans les champs; je me promène où je juge à propos; et même quand il me plaît, je monte au haut des arbres: je.....mais c'est trop jaser: je perds mon tems. Adieu, insecte rampant. La Chenille modeste ne répondit rien à l'outrage. Quelque tems après la Fourmi repassa par le même endroit; mais les choses étaient changées: le Ver était devenu papillon. Holà, ho, s'écria-t-il, arrête un peu, petite présomptueuse: je te donnerai un bon avis. Ne méprise jamais personne. Adieu, Fourmi vaine et orgueilleuse: me voilà dans l'air, et tu rampes encore.

L'orgueil et la vanité sont méprisables. Le vrai mérite est modeste, et il n'insulte à la condition de personne.

FABLE SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME.

L'Orme et le Noyer.

Un Orme était planté près d'un Noyer : ils étaient bons voisins, anciens amis, et jasaient souvent ensemble pour se désennuyer. Le premier disait à l'autre : ami, en vérité, j'ai juste sujet de me plaindre de mon sort. Il est vrai, je suis haut, vert et majestueux : mais je suis stérile ; malgré tous mes efforts, je ne porte point de fruit ; je donne de l'ombre, c'est tout. Voisin, lui dit le Noyer, je vous plains. Vous ne portez point de fruit, j'en conviens : je souhaiterais pouvoir partager les miens avec vous : vous savez que le ciel distribue ses faveurs comme il lui plaît. Vous êtes plus haut que moi, il est vrai ; mais j'ai le meilleur lot. Un arbre qui ne porte pas de fruit, n'est qu'un arbre à demi. Ne vous affligez pas, mon ami, il ne vous en viendra pas à force de vous plaindre : il faut se soumettre à ce qu'ordonne la providence. Tandis que le Noyer babillard moralisait ainsi, une troupe d'enfants interrompit son discours à coups de pierres et de bâtons, pour faire tomber les noix : il reçoit mille blessures : adieu sa verdure et ses fruits. Ce n'est pas tout ; après avoir ainsi maltraité le pauvre Noyer, les enfans montent sur cet arbre fruitier, et en rompent les branches, pour le dépouiller des fruits que les pierres et les bâtons n'avaient pas fait tomber : chargés de noix ils descendent, et vont les manger sous l'Orme.

Il est quelquefois dangereux d'être trop utile.

FABLE SOIXANTE-DIX-HUITIÈME.

Le Chien de Berger et le Loup.

Un Loup, la terreur des bois, faisait un grand carnage parmi les brebis. En vain le berger lui avait tendu des pièges : en vain le Chien avait suivi long-tems ses traces : le Loup, en sûreté dans un bois épais, se régalaît le jour des vols qu'il avait commis la nuit. Comme Brifaut traversait une forêt, il trouva par hasard la retraite de son ennemi. Suspendons la guerre pour un moment, lui dit-il, et raisonnons en amis. Une trêve.—Une trêve ? De tout mon cœur. Le Chien commença ainsi : Comment un animal

aussi fort et aussi noble que vous, peut-il attaquer un pauvre agneau, faible et sans défense ? Vous devriez dédaigner une nourriture si commune. N'y a-t-il pas d'autres bêtes dans les forêts, qui vous feraient un repas plus noble ? Les grandes âmes sont généreuses, les poltrons seuls sont vindicatifs et cruels. Croyez-moi ; soyez brave, épargnez les brebis.

Ami, répliqua le Loup, pesez la chose mûrement : la nature nous a faits bêtes de proie ; comme telles, quand la faim l'ordonne, il est nécessaire que les Loups mangent. Si vous avez tant de zèle pour la sûreté des brebis, allez parler à votre maître : répétez-lui votre discours pathétique. Un Loup ne mange une brebis que rarement ; dix mille sont dévorées par les hommes : ils prétendent en être les protecteurs et les amis, et ils en sont les destructeurs les plus cruels.

Un prétendu ami est pire qu'un ennemi déclaré.

FABLE SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME.

Le Hibou présomptueux.

Un jeune Hibou, aussi vain qu'un petit-maître de Paris, s'étant vu par hasard dans une claire fontaine, conçut la plus haute opinion de sa beauté et de ses perfections. Je suis, dit-il, la gloire de la nuit, et l'ornement des bois. Ce serait dommage, si la race des oiseaux les plus accomplis était éteinte ; telle est la race des hiboux. Plein de ces pensées orgueilleuses, il alla trouver l'aigle, pour lui demander sa fille en mariage. Sa demande fut reçue, comme vous pouvez aisément deviner, avec tout le dédain qu'elle méritait. Ma fille ! dit le roi des oiseaux tout surpris, sûrement vous badinez : ma fille ne saurait être la compagne d'un chat-huant : vous n'aimez que les ténèbres, et elle n'aime que la lumière ; cependant, si vous voulez, demain matin, venir me trouver au lever du soleil, au milieu du firmament, nous arrêterons les articles préliminaires. J'y consens, dit le galant : je n'y manquerai pas, Adieu, jusqu'au revoir. Le lendemain le Hibou vola en l'air ; mais ébloui par le soleil, il n'en put supporter les rayons : il tomba sur un rocher, où il fut poursuivi par tous les oiseaux, témoins de sa sottise présomption, et d'où il s'échappa dans le creux